

demain matin : ce qui me fait croire que son intention est de passer la nuit au cabaret, intention que je trouve excellente et dont je lui sais bon gré... Et tenez justement, le voici.

George entendit des voix bruyantes et des éclats de rire, et bientôt une troupe nombreuse fit irruption dans la taverne. Les tables furent immédiatement envahies et les cruches de bière passèrent de main en main.

Le tavernier se pencha à l'oreille de George et lui dit :

— Voyez-vous ce grand brun, dont les cheveux sont ras et qui porte le justaucorps de buffle, le baudrier noir et l'épée à garde de cuivre des anciens soldats de Cromwell ? c'est O'Neal. Il mourrait plutôt que d'avoir un pourpoint de soie et un seul nœud de rubans. A votre place, je ne resterais pas ici, car, franchement, votre costume pourrait bien le scandaliser.

— En vérité ! répondit George avec un sourire qui fit frémir l'officieux conseiller, je serais aise de savoir ce que le vertueux O'Neal pense de mon costume, car le sien me déplaît fort, et ma réponse serait toute prête.

Wilson jugea prudent de ne pas poursuivre l'entretien et se retira à l'écart.

— Je vous l'avais prédit,—s'écria emphatiquement O'Neal,—que je les abattrais les uns après les autres, comme le fléau du moissonneur abat les épis de blé. Ah ! je sais bien que c'est une voie périlleuse et qu'au bout je trouverai—qui sait ?—une hache levée, peut-être celle du bourreau de Charles, et qu'alors je n'aurai plus qu'à briser mon épée et à prier Dieu. Mais on tient là-haut un compte exact de mes sacrifices et j'en serai récompensé. Déjà Wittstad, Richard Holmes, Downing, Ralph—ont payé de leur vie l'odieuse triomphe de l'impunité. Demain ce sera le tour de sir Horace Ashley,—ce dameret qui parfume ses gants de bataille et va, dit-on, épouser la nièce de Montrose. En conscience, je ne crois pas que la noce de sir Horace se célèbre jamais en ce monde.

— Pourquoi pas ?

Ces deux mots, évidemment empreints d'une intention d'ironie, étaient partis de l'encoignure la plus reculée de la taverne. Les puritains se retournèrent en masse, George se leva.

— A qui parle ce fou ? fit O'Neal avec dédain.

— A toi-même, répondit vivement George en lui lançant avec violence un de ses gants à la face. Un sourd frémissement de rage circula parmi les compagnons d'O'Neal. George reprit avec calme : Ce gant est parfumé comme ceux de sir Horace. Voici, maître O'Neal, une occasion de comparer la force des damerets efféminés à celle des puritains robustes. A l'œuvre donc ? Tu as ton épée, j'ai la mienne. Partons.

— Moins de précipitation, je te prie. J'ai des engagements. Sir Horace est premier en date. Il est juste qu'il meure avant toi.

— Tout retard est impossible. Je quitte Edimbourg ce soir même.

— Cet écervelé a probablement des chagrins, dit O'Neal à ses amis avec un sourire moqueur, et il cherche quelqu'un qui veuille bien le débarrasser de la vie. Je suis trop courtois pour lui refuser ce petit service.— A vos ordres, monsieur ! Ça, Wilson, vous nous préparerez un bon souper !

La foule sortit en silence de la taverne des Ménestrels. On choisit pour lieu de combat le bord de la mer. C'est là qu'O'Neal avait établi le théâtre de ses exploits.

Pendant que ces choses se passaient, Lucy, étonnée de son propre aveuglement, cherchait à se rappeler les moindres circonstances de la

conduite de George à Stone-Byres, à Loch-Tall, à Edimbourg. Cet examen du nouveau point de vue où elle était placée lui révéla comme par enchantement, le sens caché de ce dévouement si tendre, de cette abnégation sans bornes. Un dernier incident devait dans la même journée lui ôter son dernier doute et l'éclaircir entièrement. Elle reçut de Stone-Byres un billet signé du vieux John Care. Le pauvre vieillard, qui ne connaissait miss Graham que de réputation, s'était enhardi jusqu'à s'adresser directement à elle pour sauver sa fille d'adoption, le seul être qui l'attachât au monde. Annah, disait-il mourait du désir de savoir des nouvelles de George, mais elle n'osait écrire elle-même. Le vieillard avait eu plus de courage que l'enfant. Cette lettre finissait ainsi :

« Depuis que George est parti avec votre père, milady, il ne nous a pas envoyé un mot de souvenir. Il a oublié Stone-Byres où il est né, Stone-Byres où on l'aime, oui, milady,—où on l'aime,—car cette douce Annah, que vous avez vue souvent avec des yeux si vifs et des couleurs si roses, est maintenant pâle et morne, comme si l'approche de la mort la flétrissait. Ces jours derniers, elle a bien souffert, et je n'ai pas quitté son chevet ;—mais je voyais que tous mes soins étaient vains, toutes mes veilles inutiles ; car la maladie est dans le cœur. Aujourd'hui Annah va mieux, et pourtant je n'espère plus. Ce n'est pas un corps qui dépérit, c'est une âme qui s'éteint. L'amour est la divine flamme qui peut la ranimer. Pardonnez-moi, donc, milady, si j'ose implorer votre aide. On m'a dit que vous étiez bonne, et rien qu'à vous voir je l'avais déjà deviné. J'ai écrit à George ; il ne m'a pas répondu. C'est donc mon désespoir qui en appelle à votre pitié ! Que George renonce à ses rêves d'ambition, qu'il revienne,—et Annah sera guérie. »

La lecture de ce billet plongea Lucy dans un abîme de tristes pensées et longtemps elle ne sut quelle résolution prendre. Elle sentait bien qu'elle n'avait qu'à parler pour être obéie ; ainsi donc, ordonnerait-elle à George de partir ou de rester ?

Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée de son père et de sir Horace.

— Grande nouvelle, dit lord Graham, Horace ne se battra point demain.

— Vraiment ! et pourquoi ?

— Parce que son adversaire n'existe plus, répondit Horace.

— George l'a tué, ajouta lord Graham.

Lucy voulut parler ; les paroles moururent sur sa lèvre. Lord Graham et Horace exaltèrent le courage de George, et sir Horace raconta tous les détails du combat auquel il avait assisté.

Le soir vint ; Lucy se retira de bonne heure dans sa chambre. Là, mettant sa solitude à profit, elle songea au passé, consulta l'avenir, interrogea son cœur, et après une longue réflexion, elle se disposa à écrire ; mais d'abord elle prononça ces mots qui résumaient toute sa pensée :

— J'aime Horace ; mais c'est George, George seul qui est le maître de ma destinée.

Cependant, le bruit de la fin tragique d'O'Neal se répandait dans Edimbourg.

— La mort d'O'Neal, disaient en saluant les convenanciers superstitieux, est le voile de la désolation qui s'étend sur la terre maudite. O'Neal mort, le covenant est à jamais perdu.

— Et moi donc, amplifiait Wilson d'un ton dolent, j'en suis pour les frais de mon souper ; il ne me reste plus qu'à fermer boutique.

## VI.

## LUCY GRAHAM A GEORGE.

« J'ai tout deviné. Vous m'aimez et jamais vous n'aviez osé me le dire. Oh ! je m'en veux de ne vous avoir pas compris plus tôt. Imprudente que j'étais, je vous tendais la main, et vous encourageais sans le vouloir, sans m'en douter même, à me suivre, à me servir, à m'aimer. Aussi, loin de vous adresser un reproche, je vous plains, George, car vous n'êtes point coupable et tous les torts sont de mon côté. Ne considérez donc cette lettre que comme une explication qui m'est aussi nécessaire qu'à vous. C'est une confession sincère. Ecoutez-la et jugez-moi.

« Oui, George, je vous le répète, parce que je ne sais pas mentir, j'aime Horace, et je suis aimée de lui. Notre union a été le rêve de notre jeunesse, et notre séparation serait pour nous sans doute une douleur cruelle, car cette longue espérance, en s'identifiant avec nous-mêmes, a jeté dans nos âmes, sinon les vives ardeurs de la passion, du moins la sécurité douce d'un bonheur anticipé. Cependant, je ne veux pas vous le cacher non plus, mon cœur, depuis que je vous connais, s'est partagé entre vous deux. Horace a sur moi des droits plus tendres et plus anciens que vous : vous en avez d'aussi sacrés que lui.

« Et en effet, qui donc nous a préservés d'une perte certaine à notre arrivée en Écosse ? Qui donc était toujours là quand le danger nous menaçait, et s'est interposé sans cesse entre nous et nos ennemis ? Qui donc aujourd'hui souffre pour nous sans se plaindre les remords dévorants d'un parricide ? A qui devons-nous la vie, à qui devons-nous le bonheur ? O George, cette dette est énorme, et quel que soit le prix que vous mettiez à votre dévouement, nous serons prêts à l'acquitter.

« Un mot m'a révélé vos désirs. Vous êtes malheureux, parce que j'en aime un autre, vous êtes si malheureux que vous avez cherché la mort dans un duel inégal. Que voulez vous en récompense de tant d'abnégation ? Est-ce le titre de fils et d'époux ? Ni moi ni mon père n'avons le droit de vous le refuser. Si donc j'ai bien compris vos souhaits, venez. Mon père vous ouvrira ses bras. Sir Horace à ma prière, sacrifiera ses droits aux vôtres. Quant à moi, si mon amitié ne se change pas en amour, elle en aura du moins tous les dehors, elle en accomplira tous les devoirs.

« Mais après avoir cédé à la surprise que vous causera sans doute cette déclaration, après vous être réjoui de la perspective assurée d'un bonheur que vous n'espérez qu'en tremblant, ne songez-vous pas un peu, monsieur George, à ceux que ce bonheur froissera et dont l'infortune sera votre ouvrage ? Je ne vous parle point de sir Horace : ce serait en appeler de votre amour à votre générosité ; il ne m'appartient pas de vous soumettre à cette épreuve qui ressemblerait trop à un piège. Je ne vous parle pas de moi : ce serait donner à une action toute naturelle l'apparence d'un sacrifice. Je veux vous parler de ceux que vous avez laissés à Stone-Byres et auxquels vous êtes lié par l'habitude, par le souvenir, par le serment peut-être,—oui,—par le serment. Réfléchissez bien à cela, car il ne suffit pas d'être heureux, il faut se garder d'être cruel ; et lorsque la bonté divine nous permet de quitter le désert aride pour entrer sous les ombrages d'un sentier fleuri, il ne faut jamais oublier, George de jeter derrière nous un dernier regard, pour être bien sûrs que nous ne laissons pas sur le sable ardent, agenouillée, levant les bras au ciel, et criant vers nous, quelque pauvre cré-